

# PORTRAIT de Anne Patault

*Rencontre avec Anne Patault, vice-présidente à la Région Bretagne depuis 2010 et chargée de l'égalité, de l'innovation sociale et de la vie associative depuis 2015. Explorez au fil de cette interview, le parcours d'une femme aujourd'hui engagée en politique : d'un « féminisme naturel » marqué par les luttes des années 50-60 à un féminisme plus politique au fil de sa vie.*



## *La mission Egalité de la Région Bretagne*

On peut distinguer dans cette délégation deux volets. Le premier volet est interne aux services de la Région : il est question de vérifier l'exemplarité du Conseil Régional sur les questions de l'égalité en tant qu'employeur. En ce qui concerne l'autre volet, il s'agit d'impulser dans l'ensemble de nos politiques publiques et plus largement sur le territoire régional, une volonté d'améliorer l'accès aux droits des femmes.

« La question de l'Egalité est traitée à la Région depuis 2004, à mon arrivée, j'ai repris les chantiers en cours, les ai revisités et je mets tout en œuvre pour les pousser un peu plus loin. Par exemple, le Conseil pour l'égalité existait déjà en 2005. En fait, j'ai hérité d'un service et d'actions déjà structurées, mon mandat consiste donc à les développer et les approfondir. »

En 2005 la Région met en place un Conseil pour l'égalité femmes/hommes. Renouvelé en 2017, il rassemble aujourd'hui plus de 750 personnes et près de 300 structures : représentant·e-s du monde de l'éducation et de la formation, institutions, élu·e-s, associations, universitaires, responsables d'entreprises, syndicats, agent·e-s de la Région... Ce réseau favorise l'inter-connaissance de celles et ceux qui veulent agir concrètement pour réduire les inégalités femmes-hommes dans tous les domaines où elles évoluent, voire, persistent.

« Dans la politique que je mène, nous avons pris des orientations, déterminé des priorités mais nous ne nous interdisons aucun champ. La question est plutôt celle des partenariats internes (avec mes collègues vice-président·e-s des politiques sectorielles) et externes (départements, communauté de communes ou communauté d'agglomération, les métropoles mais aussi les associations). Donc il y a des choses que la Région peut faire en direct et d'autres sur lesquelles elle peut être partenaire. En tout cas, le parti pris est de considérer que même s'il reste des choses à faire avancer, le droit Egalité est un bon arsenal en France. Il a besoin, comme tous les textes et arsenaux législatifs, de s'affiner, de s'améliorer, de se développer.

La question est plutôt celle de l'exercice de ces droits. Quand on proclame une égalité de droits, encore faut-il donner les moyens aux un·e-s et aux autres de les vivre totalement. Donc la mission que se donne la Région, c'est bien d'améliorer l'accès aux droits pour tous, hommes et femmes, dans une vision d'égalité, mais aussi d'émancipation avec une volonté de mixité, notamment au travers d'actions menées sur la parité en politique. »

# Un parcours au fil de l'Histoire de l'Égalité

## 50-60's 70's

D'une éducation familiale...

...à une jeunesse imprégnée par les mouvements d'émancipation

« Du point de vue personnel, je suis le fruit du féminisme des années 50-60. Je suis passée d'un féminisme naturel,

jeune fille, à un féminisme plus politique au fil de ma vie. J'ai la chance d'être née dans une famille où ma mère et mes grands-mères tra-



vaillaient « évidemment ». Mon père m'a éduquée avec comme seule injonction de faire des études, de travailler, de gagner ma vie pour être autonome. Ma mère me disait : « ne sois pas comme ces femmes qui ne peuvent pas divorcer parce qu'elles sont coincées ». Je pense que ce féminisme naturel me vient de là, ça a fondamentalement structuré ma vision de la famille, la vision de la société et la vision de par où passait l'émancipation. Je continue d'ailleurs à penser que l'économie et l'emploi, en tout cas la capacité à avoir des revenus propres reste une des clefs de l'émancipation. »

« J'ai eu 15 ans en 70, donc 13 en 1968 ! Mes aînées avaient ouvert un certain nombre de portes sur les questions féministes mais dans les années 70 il y avait encore de grosses résistances à ce mouvement d'émancipation. J'ai donc participé à des combats pour l'avortement, pour la reconnaissance du droit des femmes à ne pas se faire violer parce qu'elles portaient un Jeans, ... C'est-à-dire que là on passait un cran qui était celui de l'égalité sexuelle mais plus profondément de l'égalité à vivre sur une même planète en n'étant pas la proie ou la victime. Et je pense que c'est à cette époque-là que j'ai pris conscience d'un certain nombre de choses.

Je ne sais pas dire si j'étais vraiment militante, c'était des années où « La Jeunesse » portait avec enthousiasme un certain nombre de certitudes et de revendications. Et même si on sentait que ça résistait, ça avançait ! Donc c'était un militantisme beaucoup plus diffus, c'est-à-dire que je n'ai pas adhéré à des mouvements ou à des groupes mais dans tous les

endroits où on pouvait prendre la parole (repas de famille ou entre amis, à la faculté, ...) je faisais partie de ceux qui proclamaient haut et fort un certain nombre de revendications et de vérités sur ce qu'était la situation des femmes et ce qu'elles devaient devenir. En fait, je pense que j'étais dans une bulle, celle des années 70, où les choses avançaient vite et où on pouvait militer par l'exemple. Mettre des jeans, porter des mini jupes et chevaucher des motos : cela nous était à peine autorisé mais nous nous faisons un devoir de le faire quand même. Il n'était pas question de renoncer à un certain nombre de choses. Je ne peux pas dire que c'étaient des années d'insouciance (je me souviens encore participer à des cagnottes pour que des copines puissent se faire avorter par des étudiants en médecine à Nantes parce qu'elle n'avait pas l'argent pour payer l'Angleterre. Certaines se retrouvaient hospitalisées d'urgence avec une infection carabinée. Je me souviens aussi de l'arrivée des premières pilules contraceptives que nous avions des difficultés à obtenir. Mais c'était une époque on nous avions le sentiment que par l'exemple et par la dynamique de ce que nous étions, le monde bougeait !

Par contre, à cette époque-là, je pense que je ne mesurais pas encore le décalage qui était en train de se créer entre celles qui étaient en train de s'émanciper et celles qui ne s'émancipaient pas. J'étais de la ville, je venais d'un milieu plutôt privilégié, je faisais des études supérieures et j'avais un tempérament... mais je ne comprenais pas jusqu'à quel point ça n'avancait pas pareil pour tout le monde.

Cette prise de conscience est venue plus tardivement. Je me destinais à être avocate, avec à l'époque cette idée qu'il fallait défendre la veuve et l'orphelin, j'ai commencé un stage que j'ai trouvé décevant par rapport à ce que je voulais faire. J'ai finalement tourné les talons et je suis partie faire autre chose. J'ai commencé à travailler sur de l'insertion sociale avec cette même volonté qui me poussait, de vouloir défendre les gens ou d'améliorer leur destin. J'ai découvert, par mon travail sur de la promotion sociale agricole ou auprès de jeunes, de femmes, de chômeurs longue durée, que mon monde de « jeune gauchiste » avait laissé de côté et oublié un certain nombre de personnes. Petit à petit je suis passée d'une conscience un peu individuelle et centrée sur mes propres questions, à une prise de conscience plus sociale et plus politique. »

**« Je ne peux pas dire que c'étaient des années d'insouciance, (...) mais c'était une époque où nous avions le sentiment que par l'exemple et par la dynamique de ce que nous étions, le monde bougeait. »**

# 90-2000's

**La place des femmes dans le champ politique a progressé depuis les années 90 : une femme est nommée Première Ministre en 1991, la parité est consacrée en 1999, le 2ème tour des présidentielles oppose un homme à une femme pour la première fois en 2007. Des avancées loin d'être ressenties comme suffisantes et efficaces pour Anne Patault.**

## **Pour un changement pragmatique à l'échelle des organisations**

« Dans ces années-là, je m'occupais peu de ce qui se passait au niveau politique, j'étais totalement absorbée par la création de Catalys\*, et le développement de cet outil associatif et paritaire qui se donnait l'ambition de conduire le changement dans les organisations. C'était là ma manière de faire de la politique. Je suis une pragmatique et je souhaitais que mes interventions fassent bouger les choses dans les entreprises et les collectivités, avec une vision de l'Égalité bien sûr, mais surtout une vision du changement qui n'est possible que quand on accompagne les hommes et les femmes dans le changement.

A cette époque, j'ai conduit un dispositif d'égalité professionnelle dans le secteur agroalimentaire dont le but était de faire la promotion, par la formation, de femmes qui travaillaient à la chaîne sur des postes très difficiles. Il s'agissait de les amener à prendre leur place dans d'autres ateliers tout en participant à la modernisation de leur entreprise. Cela m'a demandé beaucoup d'énergie et m'a permis de mesurer que la résistance venait un peu des organisations mais beaucoup des femmes elles-mêmes... Même quand on leur garantissait une formation sur place, un revenu, un poste à la clef, certaines reculaient pour être à la maison à 5 heures le soir et pouvoir s'occuper des enfants et du foyer, disaient qu'il ne leur était pas possible de s'extraire de leur vie familiale le soir pour travailler des cours. La formation, d'une certaine manière, « ce n'était pas pour elles ».

\* Géré les dix premières années sur un mode associatif, Catalys a été créé en Bretagne en 1989. Le projet de départ, qui fonde encore aujourd'hui le cœur du métier cabinet, s'inscrit dans l'accompagnement des personnes et des organisations en changement. Anne Patault en est la co fondatrice et en a été la directrice.

J'ai pris du temps pour créer des dispositifs les plus adaptés possibles à la situation des femmes, mais j'ai pris aussi conscience qu'il y avait des freins qui étaient d'une autre nature. Certaines femmes allaient jusqu'au bout de leur déclassement, allant parfois jusqu'à des licenciements. Et lorsque la question de la réorientation professionnelle pouvait se poser, elles n'imaginaient pouvoir être compétentes que pour des postes où il s'agirait de prendre soin des autres. »

## **Agir pour l'égalité réelle au-delà de l'égalité en droit**

« Si maintenant je suis absolument convaincue de l'importance d'agir sur la formation, l'éducation précoce, la mixité des métiers... c'est parce que petit à petit je suis passée de ce féminisme béat ou optimiste à la prise de conscience qu'il y avait des racines plus profondes aux inégalités et du coup du nécessaire travail à mener plus en profondeur. Voilà comment je suis passée d'un engagement de conviction à un engagement politique plus structuré.

Donc oui, pendant ces années 90-2000 il y a eu des avancées, des tentatives, mais j'ai eu ce sentiment, malgré l'arsenal législatif qui a été déployé, qu'on faisait du sur place et qu'on n'y arriverait pas si on restait à la surface des choses. L'injonction faite aux femmes de se débrouiller seules pour être à niveau des ambitions de l'égalité me semble une double peine pour certaines d'entre elles. On ne fera pas avancer les choses si on ne

donne pas les moyens aux femmes de leur émancipation et si on ne fait pas avancer les hommes.

**Faire avec les hommes !** J'ai toujours pensé que le féminisme passerait par l'éducation des filles et des

**« J'ai eu ce sentiment, malgré l'arsenal législatif qui a été déployé, qu'on n'y arriverait pas si on restait à la surface des choses. (...) L'injonction faite aux femmes de se débrouiller seules pour être au niveau de l'ambition de l'égalité, me semble une double peine pour certaines d'entre elles. »**

garçons, des hommes et des femmes. Pourquoi faire avec les hommes ? Je suis partisane de ceux qui font avec, sans naïveté. Déjà parce qu'il est dommage de se priver de la moitié de la population quand on veut faire avancer une pensée... et puis pour faire voter des lois, pour faire écrire des journalistes, pour faire parler des choses, on ne sera jamais assez nombreux. Faire avec les hommes, et surtout parce que ce ne sont pas les femmes qu'il faut changer, mais la société toute entière. On y arrivera que si on regarde les choses globalement et qu'on intègre la complexité.

## **Un sujet central : repenser les bases du consensus social au regard des évolutions de la famille**

« On a toujours en tête, comme grille de lecture de la société, celle d'une famille et plus précisément une famille composée de deux personnes qui élèvent des enfants, deux seulement ! Or aujourd'hui, 14% des familles sont monoparentales, 45% des mariages finissent par un divorce, beaucoup de familles sont recomposées.

Dans cette grille de lecture inadaptée, ce sont souvent 2 adultes qui travaillent, l'un.e gagnant mieux sa vie, qui

# Avoir 60 ans en 2017

partagent les frais de la maison, qui partent en vacances ensemble et ça roule. D'ailleurs le SMIC est calé sur ce modèle : avec 2 SMIC, on peut s'en sortir !

Tout cela pose pas mal de questions et plante la situation des femmes qui vivent seules. Elles sont souvent celles qui ont le plus de perte de revenus dans le divorce, qui laissent souvent la maison, et qui se retrouvent, même si on est sur des gardes partagées, à symboliquement ou réellement porter plus la question de la parentalité du quotidien.

Quand je travaille sur la question des familles monoparentales, qui sont à 95% féminines, on constate que l'on est sur de la compensation, sur des béquilles... On se dit « c'est moche qu'elles soient dans ces situations-là mais elles vont bien en sortir à un moment »... Pourtant au-delà de la question des familles composées – recomposées, il y a quand même de plus en plus de gens qui veulent assumer seul.e.s une famille.

Et donc si cette question-là n'est pas une question féministe en soi, elle aboutit à des situations qui sont souvent plus difficiles, plus stigmatisantes pour les femmes que pour les hommes.

Mais elles concernent et les hommes et les femmes. Et si la société ne se pose pas la question des bases sur lesquelles elle fonde son consensus social et sa paix sociale, elle va finir par aller dans le mur. Et effectivement, je ne vois pas comment les femmes pourraient régler ça toutes seules ! De mon côté, celui de la politique, je veux parler à toutes celles et ceux qui sont en situation de pouvoir faire bouger les lignes. »

**Des mouvements d'une ampleur inédite ont émergé à partir des réseaux sociaux, dénonçant massivement les violences faites aux femmes. D'autres voix et pensées ont aussi trouvé leur place du côté des luttes intersectionnelles, prenant en compte l'imbrication des discriminations—sociales, raciale, sexuelles—dont peuvent être victimes les femmes. Le regard sur ces récentes mobilisations, d'une femme ayant traversé une histoire plus longue du féminisme.**

**La fulgurance du mouvement MeeToo : symptôme d'un féminisme trop refoulé ?** - « Concernant #MeeToo, je pense que la forme est très compliquée, très paradoxale, et qu'il y aurait beaucoup à dire sur l'utilisation et les limites des réseaux sociaux. Mais ça ne doit pas empêcher de discuter du fond, qui est réel et qui m'a semblé salutaire. J'ai souvent le sentiment que par rapport aux générations suivantes, d'une certaine manière, j'ai vécu une époque libérée, où la relation garçons-filles et hommes-femmes était plus directe, je ne vivais pas la question de la soumission, j'avais l'impression qu'on était dans une période où les choses se disaient, sans trop de carcans.

Ce qui est sidérant, c'est la manière dont ce mouvement a « fulguré », comme s'il ne manquait qu'une allumette à craquer pour que tout sorte. Cela a mis en avant qu'il y avait encore beaucoup de situations refoulées, et d'autant plus refoulées sans doute que des gens comme ceux de ma génération ont pu avoir tendance à dire que tout était réglé. En fait nous n'avions pas été jusqu'au bout des choses. Je n'ai pas vécu non plus cette période où être et se dire féministe était ringard. Pour les jeunes femmes de la quarantaine que je côtoyais dans les dernières années, le féminisme semblait dépassé, voir hystérique.

J'ai un peu le sentiment aujourd'hui du retour du refoulé : c'est à dire qu'après avoir voulu considérer que le féminisme n'avait plus de raison d'être, on a sans doute accepté une espèce de normalisation des relations qui est en fait très violente.

## **Ou dépassement d'un féminisme occidental jugé trop universaliste ?**

« Il est vrai qu'il y a aussi dans ces mouvements une critique du féminisme universaliste plus que du féminisme tout court. Mais ma mère s'est réjouie de pouvoir voter pour une première fois alors qu'elle était déjà adulte ; elle était plus âgée que mon père et a gagné sa vie avant lui mais elle a dû lui demander l'autorisation de travailler et n'avait toujours pas de chéquier quand j'étais petite. On peut dire que les combats étaient assez « basiques » à cette époque. C'était vraiment la question de la place des femmes qui était basiquement posée à l'époque, peu importe leurs origines, la situation sociale, etc. Et bien entendu d'autres sujets n'étaient pas posés. La toile de fond du féminisme n'était pas un combat global, culturel, mêlant toutes les dimensions de la vie sociale et intime. Il y avait effectivement une discrimination dominante qui était traitée : celle des hommes sur les femmes.

Mais plus on avance et plus on voit que les choses sont plus subtiles et que notre manière de lire le monde doit l'être aussi. Par exemple la question des transgenres, ou du positionnement sur une palette plus complexe des rapports hommes-femmes s'imposent maintenant à tous.

Mais je pense que cela arrive parce que nous avons déblayé en amont un certain nombre de sujets. Il faut se rappeler qu'à une époque pas si lointaine, même les partis politiques les plus progressistes n'avaient pas franchement une ligne de force sur la question de l'égalité hommes-femmes. Il fallait donc déjà d'une certaine manière, réussir à faire émerger le féminisme. »

# L'égalité traduite en politiques

**Au cœur des politiques d'égalité : ne pas lâcher les combats plus « basiques ».**

« De là où je suis et avec mes petits bras, je priorise des choses, je soutiens des associations quand je vois qu'elles avancent sur des chemins plus ouverts aux questions d'intersectionnalité, je fais en sorte que d'autres visions, débats, actions existent, notamment en mobilisant des fonds publics pour aller explorer ces sujets.

Mais au quotidien, je suis encore, et sans doute pour un certain temps, sur des sujets liés aux compétences directes de la Région parce que je pense que pour faire bouger les autres il faut que nous nous bougions nous-mêmes.

Et nous sommes encore loin du compte sur ces domaines : les formations également accessibles et adaptées aux hommes et aux femmes, la mixité des métiers, l'égalité professionnelle, la parité en politique, la sécurisation des transports en commun,...

Je suis interpellée et sensible aux autres débats. Par exemple, la Région est interpellée sur des sujets comme celui des violences faites aux femmes. Il faut que nous réinterprétions nos politiques en « chaussant la paire de lunettes de l'égalité » et en ne lâchant pas non

plus ce que sont ces combats « basiques ». Et il est vrai que nous sommes encore et toujours dans un sentiment d'urgence sur un certain nombre de sujets. Les bases ne sont pas encore assez solides. »

**La parité : tout reste à construire, une fois qu'elle est décrétée !**

« La parité est à observer à plusieurs niveaux. Aujourd'hui, si l'on s'attarde sur la nature des mandats, la question de la petite enfance ou de l'école reste encore majoritairement l'affaire des femmes en politique !

Et puis de manière générale, nous ne sommes pas encore à la parité partout, mais seulement là où elle a été rendue obligatoire. Et comme elle n'est pas encore naturelle et spontanée, il faut continuer à contraindre.

Par ailleurs, la reconnaissance de la compétence en politique se construit, elle n'est pas naturelle. Et la seule façon de la construire, c'est d'être élu.e ! Alors un premier mandat est souvent insatisfaisant mais il permet de monter en puissance dans un secteur où les hommes ne laisseraient pas forcément la place.

Et il faut que les femmes s'engagent, y compris dans des secteurs dans lesquels nous ne sommes pas attendues : les finances, les travaux, ... et ça c'est encore un travail

d'éducation à faire avec les hommes et les femmes.

Et puis en politique, la posture est indispensable ! Il faut savoir ne pas sortir du bois trop vite, ne pas vouloir imiter d'autres mais se construire sa propre posture, trouver l'endroit du « culot » nécessaire pour être en proposition et en pilotage. Cela demande, c'est vrai, un peu d'assurance, d'estime de soi et d'esprit d'aventure... caractéristiques souvent attribuées aux garçons ou aux hommes, assez peu aux femmes ou fillettes. »

**L'égalité dans 5 ans : quel changement prioritaire dans les politiques ?**

« Je voudrais que l'Education Nationale ait vraiment pris le virage de l'éducation à l'égalité. Qu'elle arrête de s'empêtrer dans des débats fumeux, idéologisés et clivants, sur la question du genre par exemple, mais que ses référentiels éducatifs soient construits et déclinés sur cette base de l'égalité.

Et puis de manière générale, on aura vraiment gagné quand la « politique d'égalité » ne sera plus nécessaire mais que l'ensemble des politiques auront intégré cette dimension. C'est un sujet, comme celui de l'environnement par exemple, qui doit transcender les silos ! »

## LE MANDAT D'ANNE PATAULT À LA LOUPE

### Un chantier difficile à faire avancer ?

« Le chantier que je trouve trop lent, c'est celui de la mixité dans les métiers. Il y a des leviers : celui de l'éducation précoce dont nous avons déjà parlé, celui du nom des métiers qu'il faut absolument continuer tout le temps à féminiser, et celui des dispositifs encourageants qu'ils faut continuer à développer pour que les employeurs soient plus percutants, notamment sur la question du recrutement des femmes. Il faut continuer à inciter les employeurs à faire levier sur ces questions-là, d'autant que le système éducatif ne le fait pas suffisamment. »

### Une avancée phare ?

« Ce dont je suis la plus fière ce n'est pas forcément quelque chose qui se voit, mais par contre quelque chose que je ne lâche pas : la diffusion de la culture de l'égalité dans les territoires. C'est-à-dire le travail avec les communautés de communes et les communautés d'agglomération pour soutenir leurs missions d'égalité. C'est aussi le projet MégalitE\*, d'accompagnement des organismes de formation et des CFA pour ouvrir à plus d'égalité dans les formations professionnelles. »

**\* Le dispositif MégalitE, piloté par la Région Bretagne, a pour objectif de faire évoluer les usages et les pratiques pédagogiques en matière d'égalité professionnelle au sein des organismes de formation et des CFA en Bretagne. La spécificité de ce dispositif réside dans le fait qu'il doit embarquer autour de la table à la fois des salarié.e.s, des dirigeants et des administrateurs.**

# PORTRAIT *Chinois*

## **Une figure féministe qui t'a inspirée ou une figure émergente qui te plait ?**

*« Marie Curie, parce qu'elle n'a pas eu peur et qu'elle y est allée ! Quant aux figures émergentes, aux femmes d'aujourd'hui c'est plus dur... je ne repère pas une figure mais plutôt une multitude de femmes qui y vont, de témoignages intéressants... »*

## **Ton ou ta meilleur.e allié.e pour faire progresser l'égalité ?**

*« Frédérique Pondemer\* comme mon alter-ego technicienne ! Penser l'égalité dans une collectivité est un travail ingrat, il faut sans cesse jouer le rôle de poil à gratter... et seule ce serait impossible ! »*

\* Frédérique Pondemer est Responsable du pôle Egalité des droits et innovation sociale à la Région Bretagne

## **Une œuvre particulière qui t'inspire ?**

*« Le Deuxième Sexe\*, je l'ai lu jeune et il m'a bouleversé. Il faut d'ailleurs que je le relise avec un peu de recul ! »*

\* Le Deuxième Sexe est un essai existentialiste et féministe de Simone de Beauvoir, paru en 1949

## **Une forme de mobilisation dans laquelle tu te reconnais le plus ?**

*« Celle qui part du bas. Ce qui me semble le plus puissant, c'est de saisir les mobilisations et les soutenir. D'ailleurs je ne sais pas pourquoi on dit du bas, ça voudrait dire qu'il y a un haut ? Disons celle qui part du terrain alors. »*

**Propos recueillis par le Campus des Solidarités,  
le 18 novembre 2020**